15/09/2010

LE FIGARO

Phil Collins, toute la musique qu'il aime

Son nouvel album, *Going Back*, est un hommage au répertoire Motown.

Si Phil Collins est aujourd'hui résident suisse, c'est moins pour des raisons fiscales que pour un motif simplement familial. C'est là que ses deux plus jeunes enfants, des garçons de 6 et 10 ans, sont scolarisés. C'est d'ailleurs à deux pas de son domicile qu'il a dévoilé l'orientation de son nouvel album, en juillet, dans le cadre du festival de Montreux. Après huit ans d'absence, il publie cette semaine *Going Back*, premier album de reprises de sa longue carrière. «C'est le disque que je rêvais de faire depuis le début des années 1980 » explique-t-il. Presque sexagénaire, il interprète enfin les standards soul qui ont bercé sa jeunesse, « un peu par nostalgie pour mon adolescence, mais d'abord et avant tout parce que ce sont de bonnes chansons ».

Recruté au sein de Genesis à 19 ans, Phil Collins n'a jamais connu les joies simples du groupe de reprises. «Cela m'a manqué.» C'est en 1982 qu'il a dévoilé son amour pour les productions Motown en enregistrant le standard You Can't Hurry Love. Près de trente ans plus tard, ce sont 18 chansons du label de Berry Gordy que le batteur et chanteur revisite, avec un grand souci d'authenticité.

Une flopée de tubes

«Mon ambition, dit Phil Collins, était de jouer les chansons telles quelles, en reconstituant les parties comme les pièces d'un puzzle: les arrangements de cordes et de cuivres, et les parties de batterie sont identiques à 95%.» Il a même demandé à trois des Funk Brothers, orchestre maison du label de Detroit, de reprendre leurs partitions d'origine. «Ils ont dû réécouter les disques pour se souvenir de ce qu'ils avaient joué à l'époque, s'amuse le musicien. C'est un disque égoïste, je l'ai fait pour moi. Les gens ne sont pas obligés de l'aimer.»

Phil Collins affiche aujourd'hui un profil beaucoup plus modeste que dans les années 1980, pendant lesquelles il a été omniprésent. En plus de son rôle au sein de Genesis et de sa carrière solo, il jouait de la batterie avec toute la galaxie rock de l'époque. «Je ne pouvais pas refuser de jouer avec des gens comme Eric Clapton ou Robert Plant», s'excuse-t-il presque. Dépositaire du gros son de batterie des années 1980, Collins a monopolisé la bande FM avec une flopée de tubes consensuels. Le même homme avait quelques années plus tôt accompagné la fine fleur de l'avant-garde britannique (Robert Fripp, Brian Eno, John Cale), assumant son éclectisme.

«Vous savez, je n'aimais pas tout dans Genesis. Être dans un groupe, c'est un compromis permanent , lâche-t-il. Mes goûts musicaux ont été variés depuis toujours, ce que j'aime jouer aussi. Ceci dit, j'aimerais pouvoir revenir en arrière et être un peu plus sélectif sur ce que j'ai fait. Parfois, je me dis qu'il aurait été mieux que je sois moins connu mais plus pointu dans mes choix.»



Phil Collins, fin août, à New York. (Victoria Will/AP)

Quarante ans après, sa plus grande fierté reste pourtant d'avoir participé à une séance avec Phil Spector et George Harrison pour l'album *All Things Must Pass*. Il n'avait alors que 18 ans. Même si sa contribution n'a pas été conservée une fois le disque paru, elle a fourni l'occasion à l'ancien Beatle de lui faire une belle farce trois décennies plus tard. «Un jour, il m'a adressé une bande avec une partie de percussions complètement ratée, raconte Phil Collins. J'ai alors compris pourquoi elle n'avait pas été conservée. Mais George a fini par me dire qu'il s'était amusé à demander à un de ses musiciens de la faire au moment de remixer le disque. J'y ai cru un moment!»

Par Olivier Nuc *Envoyé spécial à Nyon (Suisse)*